

Trois franc-maçons illustres

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 29

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183315>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'inondation. Poursuivant avec zèle ce louable projet, ils le soumièrent le lendemain à vingt ou vingt-cinq personnes de Lausanne, qui se constituèrent immédiatement en comité pour faire appel à la population.

Les navrants détails qui nous arrivaient chaque jour du midi de la France ne permettaient pas d'ajourner aucune décision. Aussitôt les membres du comité lausannois se répartissent la besogne dans le but d'alimenter la vente qui devait avoir lieu le plus promptement possible.

L'un est chargé de collecter les cigares, l'autre les vins, un troisième les livres et les gravures, etc., etc. D'un autre côté, les nombreux dépôts désignés dans les divers quartiers, reçoivent du riche comme du pauvre une quantité considérable de dons de toute nature. Les objets d'art, les vêtements, les bouteilles de liqueurs et de vins fins, les broderies, les ouvrages au crochet, tout se confond dans ces dépôts qui déversent chaque soir leur trop-plein dans les salles de l'Abbaye de l'Arc. Et pendant qu'on attache des étiquettes sur ces milliers d'objets de toutes formes et de toutes couleurs, qui constituent un bazar inimaginable; tandis qu'on en fixe les prix et qu'on les classe, le marteau et la scie retentissent dans le jardin où plus de trente échoppes se rangent en carré long pour l'étalage de ce marché philanthropique.

Chacun prêtait son concours aux ouvriers chargés de l'arrangement du local. Des personnes de toutes les conditions, le riche et le pauvre, le noble, le bourgeois et l'industriel, s'unissaient dans cette œuvre de bienfaisance; l'un attachait une guirlande, l'autre clouait un drapeau, un autre transportait des planches ou des chevalets, tous allaient et venaient, travaillant avec ardeur.

Le vendredi soir tout était terminé, arrangé avec goût, et la belle terrasse de l'Arc, d'où la vue s'étend sur un panorama splendide, présentait un aspect charmant. Il ne fallait que le beau temps, le lendemain, pour assurer à l'œuvre une réussite complète.

Mais de sombres nuages s'accumulaient à l'horizon: pluie la nuit; pluie torrentielle le matin. Cependant le comité d'organisation ne se laissa point abattre, sachant fort bien que certaines choses perdent à être ajournées. Et bientôt fiacres, corbeilles, caisses, fourgons arrivent à l'Arc et un déménagement complet s'effectue.

L'étalage est à peine installé dans les salles du Casino que le soleil vient d'un air railleur sourire entre deux nuages, et continue à briller toute l'après-midi.

Une foule sympathique envahit bientôt le local où la vente se poursuivit jusqu'à la nuit, en réalisant une somme qui surpassait toutes les espérances. — Le lendemain, continuation de la vente à l'Arc, après un second déménagement; et, malgré la pluie qui vint encore se mettre de la partie, le caissier du comité avait perçu plus de 16,000 francs.

L. M.

Trois franc-maçons illustres.

Tous nos journaux ont parlé de la réception par la Loge maçonnique « la Clémence Amitié » de MM. Littré, Jules Ferry et Chavée. Cette réception, qui a eu lieu avec une solennité extraordinaire, a fait événement à Paris. Il y a eu discours de trois initiés et discours de M. Gambetta, qui a été salué par des acclamations enthousiastes.

Il est à remarquer que plusieurs personnes étrangères à la Société ont été invitées au banquet et que M. Littré, ainsi que ses deux collègues, ont été dispensés des épreuves physiques, pour ne subir que les épreuves morales, lesquelles se bornent aux questions et aux réponses sur divers sujets de philosophie. C'est là une heureuse innovation, qui devrait être appliquée non pas seulement aux personnages de distinction comme M. Littré, mais à tous les néophytes; car tout le bagage mystérieux dont la maçonnerie s'est entourée jusqu'ici, nous paraît suranné et ne peut que jeter sur elle un jour défavorable.

Nous croyons devoir reproduire à ce sujet quelques réflexions frappées au coin du bon sens et de la vérité, que nous nous permettons d'emprunter aux *Causeries* spirituelles d'Edmond About, dont nous recommandons la lecture. Voici comment l'éminent écrivain, qui est lui-même franc-maçon, juge cette institution en présence des progrès et des idées modernes :

« On perd beaucoup de temps, dit-il, dans les loges maçonniques; les vieux rites, parfaitement inutiles aujourd'hui, prennent une place qui pourrait être consacrée à des discussions utiles... Avant 89, les franc-maçons agissaient prudemment en révélant leurs idées une à une, à mesure que l'initié offrait des garanties sérieuses. Aujourd'hui, le franc-maçon le plus complet, fut-il élevé jusqu'au 99^e grade dans les ateliers de perfectionnement, ne sait rien qui ne soit imprimé dans les livres et les journaux. L'initiation n'a pu lui donner que des secrets vides, des formules creuses, un vase plus ou moins bizarre où il enfermera des idées connues. Je dis plus: il serait un mauvais franc-maçon, un mauvais citoyen, un homme impie s'il gardait par devers lui un atome de vrai. Tout ce que nous savons d'utile ou simplement de certain, nous le devons aux autres hommes. Il n'y a pas une vérité qui ne fasse partie du patrimoine commun.

L'ancienne organisation de la maçonnerie ne ressemblait pas mal à un trésor mystérieux, où 99 vérités inconnues à la foule étaient serrées dans 99 sacs de formes et de couleurs différentes. On ouvrait le premier sac en présence de l'apprenti et on lui disait: Puise! Le second sac ouvert élevait l'apprenti au rang de compagnon; le troisième en faisait un maître. Les avides fouillaient ainsi jusqu'au 30^e sac, et les insatiables jusqu'au 99^e.

Aujourd'hui, le contenu de tous les sacs, le trésor des idées modernes a été répandu sur le peuple; il ne reste que des sacs vides; quelques maçons

ambitieux les découpent en lanières et les portent fièrement dans les cérémonies symboliques. Les hauts grades, les cordons, les décorations, les jouets orgueilleux, qui amusent un certain nombre de francs-maçons, ne tarderont pas à disparaître... Il est absurde qu'une institution, qui proclame l'égalité des hommes, multiplie les distinctions entre ses associés. Il est assez ridicule d'appeler Tartempion *illustre* et Barbanchu *très illustre*. Ces vieilleries ont fait leur temps; on les a maintenues pour une raison toute financière; c'est que les titres et les hochets maçonniques payent l'impôt de la vanité.

Il y a une langue maçonnique; à quoi bon? Que les conspirateurs parlent entr'eux à mots couverts; que les malfaiteurs aient un argot, qu'un maître et une maîtresse de maison causent en anglais devant leurs domestiques, c'est dans l'ordre. Mais la maçonnerie n'est plus une conspiration, elle n'a jamais été une association criminelle. Mais les profanes ne sont ni les valets, ni même les inférieurs des maçons; ils sont leurs frères et l'on n'a rien à leur cacher... Pourquoi mettre la lumière sous le boisseau? Le monde est avide de vrai, de juste et de bien: les maçons se sont-ils associés pour le nourrir ou pour l'affamer?... Lorsque je crois avoir un atome de vérité au bout de ma plume, j'enrage de ne pouvoir y concentrer toute la lumière du soleil, j'accuse le français de n'être pas une langue assez claire, je voudrais que la pensée put aller toute nue par le monde pour épargner à mes lecteurs la fatigue et l'ennui de la deshabiller...

Le symbolisme a eu sa raison d'être; il était de son temps, mais il a fait son temps... Mais s'il n'y a plus de secret, dira-t-on, les maçons ne pourront plus se reconnaître les uns les autres. Où est le mal? Est-ce que par hasard un vrai maçon, imbu de la morale maçonnique, réserverait son assistance, ses lumières et sa bourse aux maçons? Jamais de la vie. La maçonnerie ainsi interprétée serait de l'égoïsme à cent mille, comme l'amour est de l'égoïsme à deux. Le premier mot qu'on vous dit en ouvrant le temple, c'est que tous les hommes sont vos frères. On ne vous dit pas: les maçons sont vos frères et les profanes vos cousins. Le temple maçonnique se cache dans un recoin obscur des petites villes; il devrait se montrer. On le ferme soigneusement; on devrait l'ouvrir à la foule. Comment! on fait autour de vous des efforts énergiques pour instruire les ignorants gratis; les écoles, les cours, les conférences se fondent par milliers; on enseigne pour rien l'orthographe, le dessin, la musique, la chimie, tous les arts et toutes les sciences, et vous, hommes de bien, réunis pour bien faire, vous élaborez une morale excellente et vous refusez d'en faire part au public! Je vois des directeurs de théâtre, de purs industriels, admettre les soldats par fournées de deux cents à leurs pantomimes ou à leurs fêtes, et vous n'inviteriez pas les ouvriers à votre école de bon droit et de bon sens! »

Un marcheur infatigable.

Nous apprenons par un journal de San-Francisco qu'un voyage prodigieux a été accompli par un jeune Suisse, nommé Bourmann, ouvrier imprimeur, qui a traversé à pied toute l'Amérique du Nord. Parti de New-Jersey, sur les bords de l'Atlantique, sans un sou dans sa poche, notre typographe se dirigea sur Philadelphie, Pittsburg, Cincinnati et Saint-Louis. De là il suivit le plus souvent les lignes des chemins de fer de l'Union-Pacifique et du Pacifique-Central, en profitant de l'hospitalité des gardes-voie qui ne lui refusaient jamais un peu de nourriture, ni un coin pour dormir. En traversant le désert d'Alkali, il fut arrêté par six Indiens, qui, ne trouvant sur lui aucune valeur monétaire, le laissèrent passer, circonstance qui prouve que ce pauvre jeune homme n'avait demandé à la charité publique, durant le cours de son long trajet, que quelque maigre pitance. Il dit avoir été fort surpris de rencontrer chez les nombreux Chinois occupés aux travaux des chemins de fer un meilleur accueil que chez les blancs.

Bourmann arriva ainsi à San-Francisco après 135 jours. Il avait fait 1100 lieues à pied.

On voïadzo in tsemin dè fai.

Ne demâoreint dâo coté de la Mathoulaz, âo pi dâo Suset; et on dit qu'on va bintout avâi on tsemin dè fai po allâ à Dzenèva. N'ein n'avé jamé min vu tantqu'à la senanna passâ, et yavé einvia d'ein vaire ion dévant qu'on aussé lo noutra, po ein avâi on idée. N'ein don decidâ avoué noutra fenna, la Marienne, d'allâ trovâ la bouéba qu'est ein serviço à Lozena po vairé ein mêmò teimps lo tsemin dè fai d'Yverdon. N'éte pas retornâ à la capitâla du que yé passâ l'écoula, dein la quatre, et dein cé teimps on allâvè à pi.

Ne sein don parti dè grand matin po allâ montâ su lo tsemin dè fai à Tsavorné. On avâi bin garni lo bissa et n'ein bu quartetta à Orba ein passeint. A Tsavorné ne sein z'u à la gâra, qu'est onna galéza carrâie, et n'ein de qu'on allâvè à Lozena. On no z'a bailli duè petites cartès verdès que m'ont cotâ dou francs noinanta et pi ne sein z'allâ no chetâ que dévant su on banc. Adon n'ein vu cé tsemin dè fai, qu'est tot coumein lè z'autro, dè gravier et dè sabllia, hormi que l'a duè barrès dè fai posâies coumein lè tracès d'on sâitâo su on prê tot frais sciï, et l'est que dèssus iô lè vâgons ludzon asse râi qué bâlla, à cein qu'on m'avâi de.

N'ein quie atteindu onna bouna haôra, que cein no z'allâvè bin po no reposâ dévant d'allâ pe llien. Lè dzeins arrevâvent tsau pou, qu'on sè trova bin onna dizanna et yavé couson que n'iaussé pas prêo plliace por ti. Tot d'on coup on où subllia dâo coté d'Yverdon et tot lo mondo s'est lèvà et no assebin. Adon n'ein vu arrevâ lè z'affères ique iô on montè dèssus, don lè vâgons. Sont trâinâ pè l'oscomotif que fommè asse épais et asse nâi q'n'a fordze, et cein que fâ martsi lo commerce, c'est on canon dè